

En page 2 :

L'ORDRE DÉFINITIF
DU CORTEGE DE DEMAIN

★ LA VEILLÉE DES HÉROS SANS NOM A VERDUN, PAR ROLAND DORGELES ★

EXCELSIOR

11^e Année. — N° 3.621.

PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE 20 cent.
Départements, Belgique, 6^e Duché de Luxembourg, Provinces rhénanes occupées 25 cent.
Etranger 30 cent. (Voir prix des abonnements, dernière page.)

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON
Tél. : Gut. 02-73 - 02-75 - 15-00 — Adr. Tél. : Excel-Paris. — 20, rue d'Enghien, Paris.

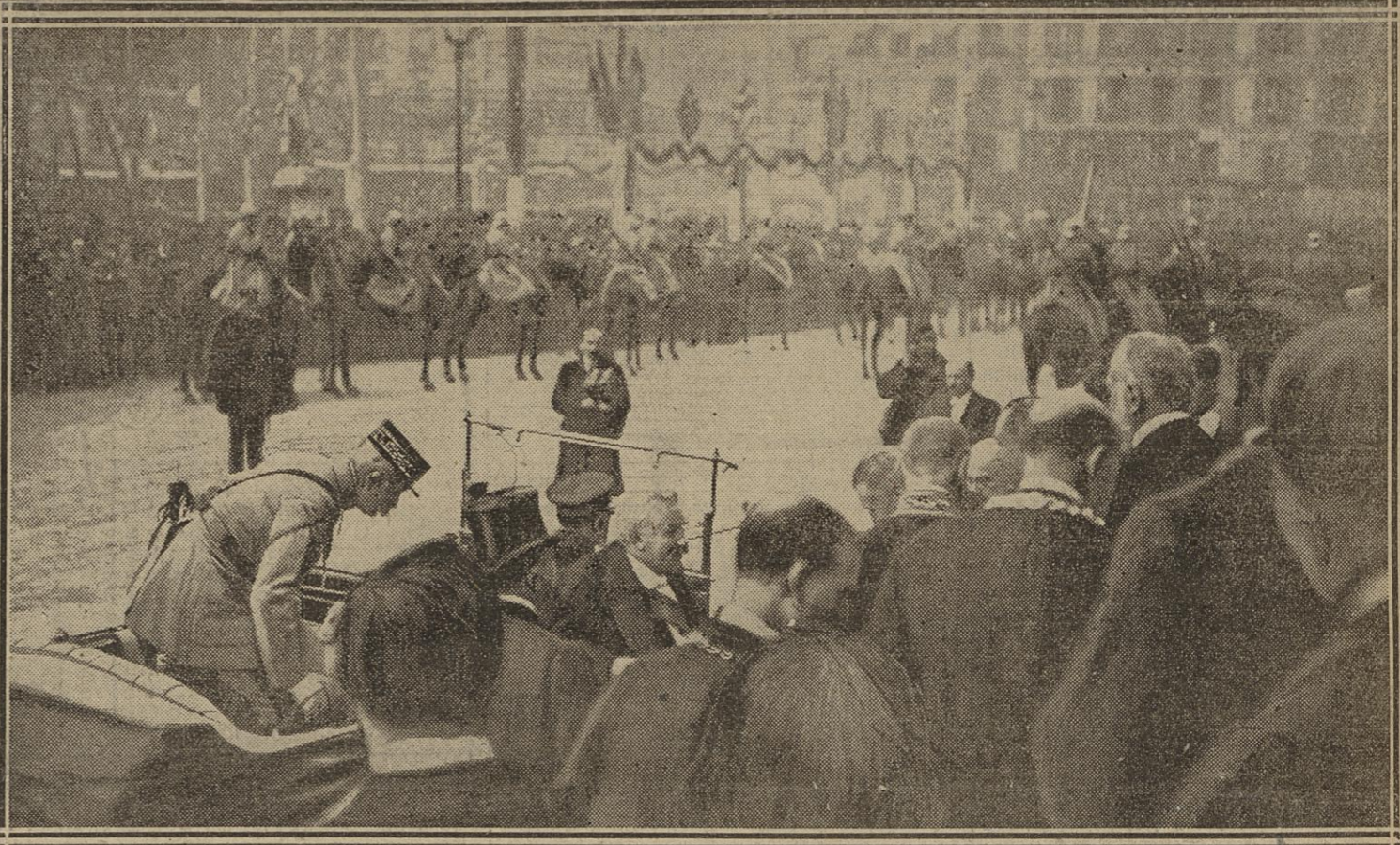
MERCREDI
10
NOVEMBRE
1920

Défendons-nous du
mépris de l'human-
ité par le souvenir
des hommes qui ont
été grands et bons.
Saint-Marie Girardin.

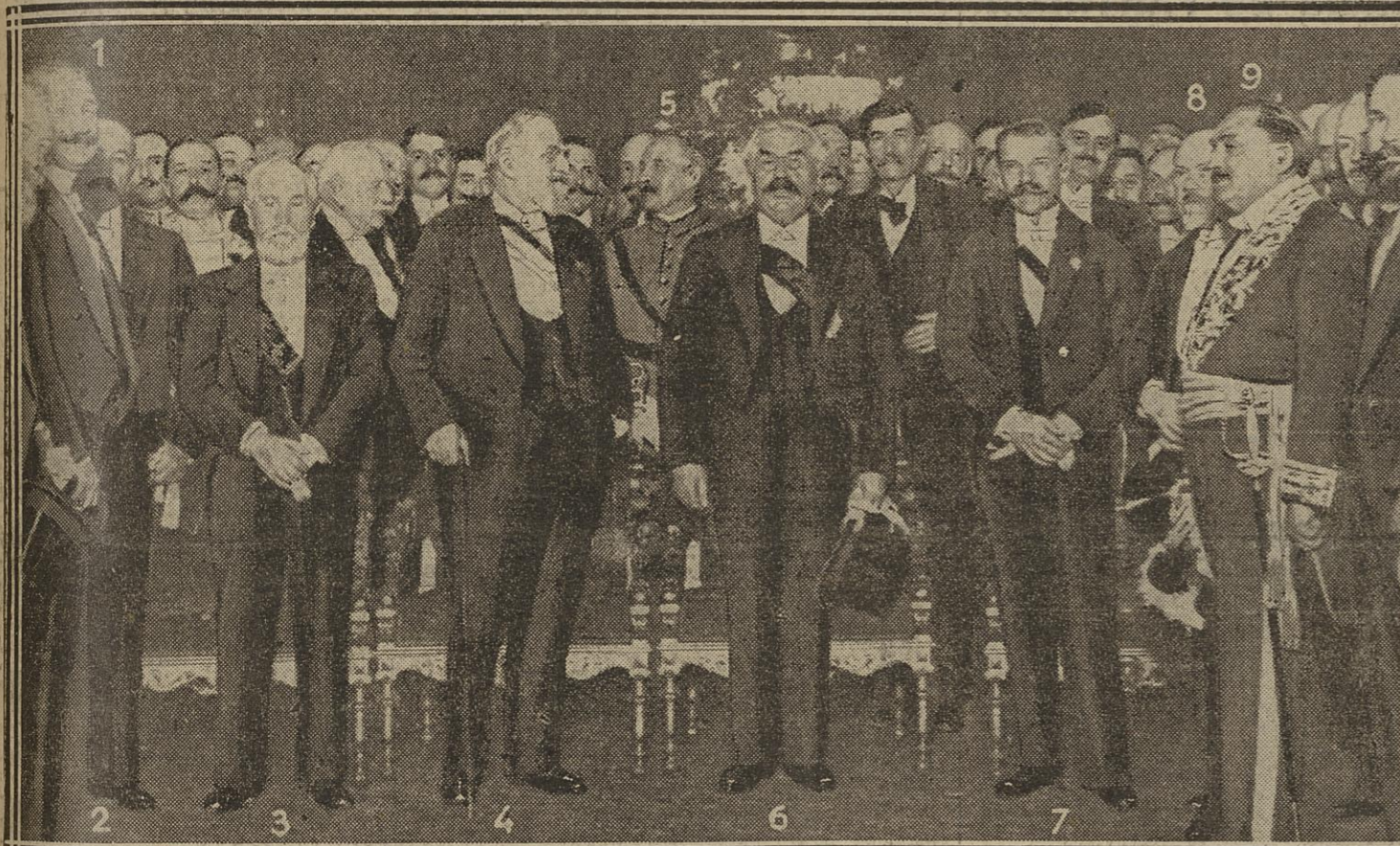
PARIS A REÇU SOLENNELLEMENT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



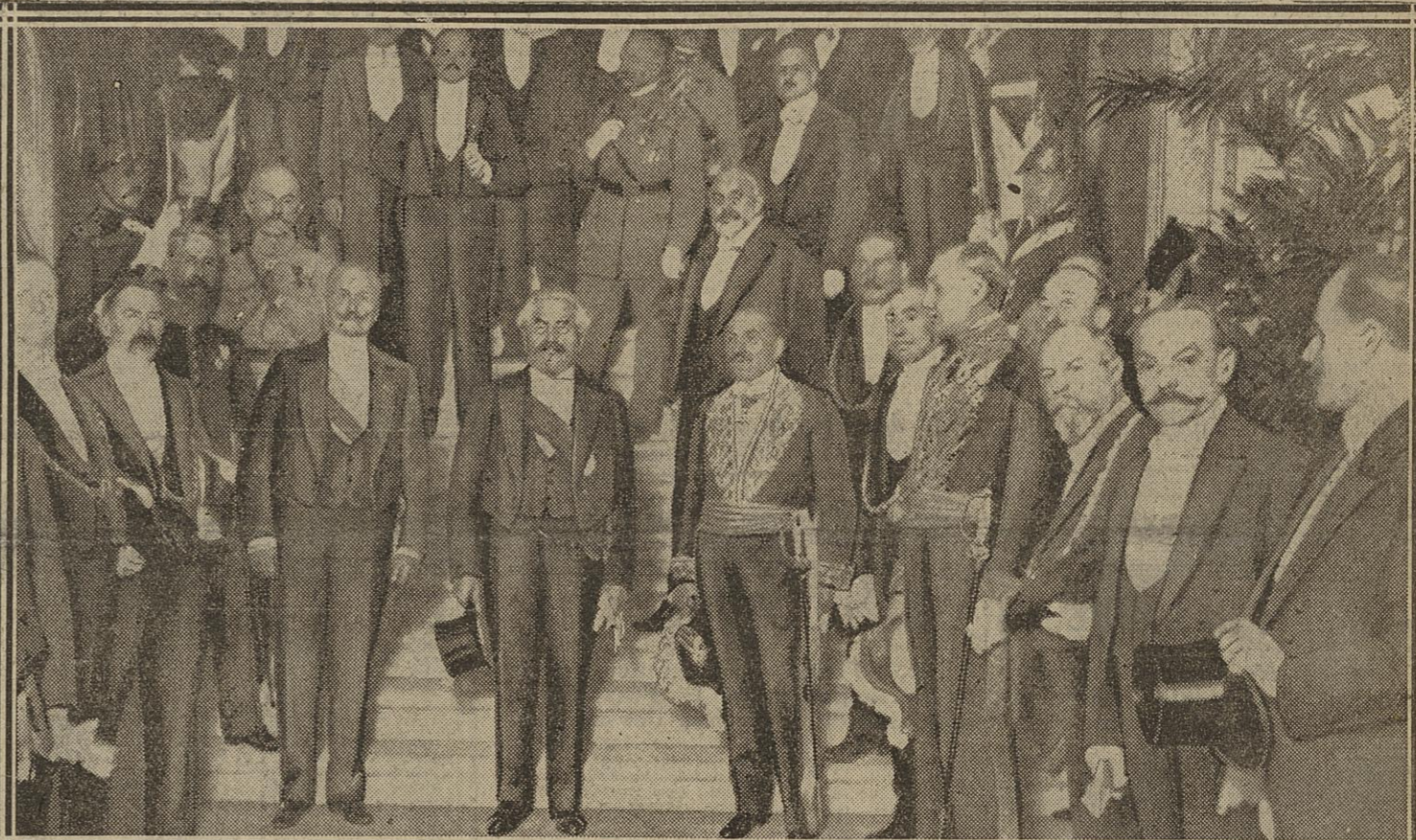
LA STATUE DE LÉON GAMBETTA, SUR LE PERRON DU PALAIS MUNICIPAL



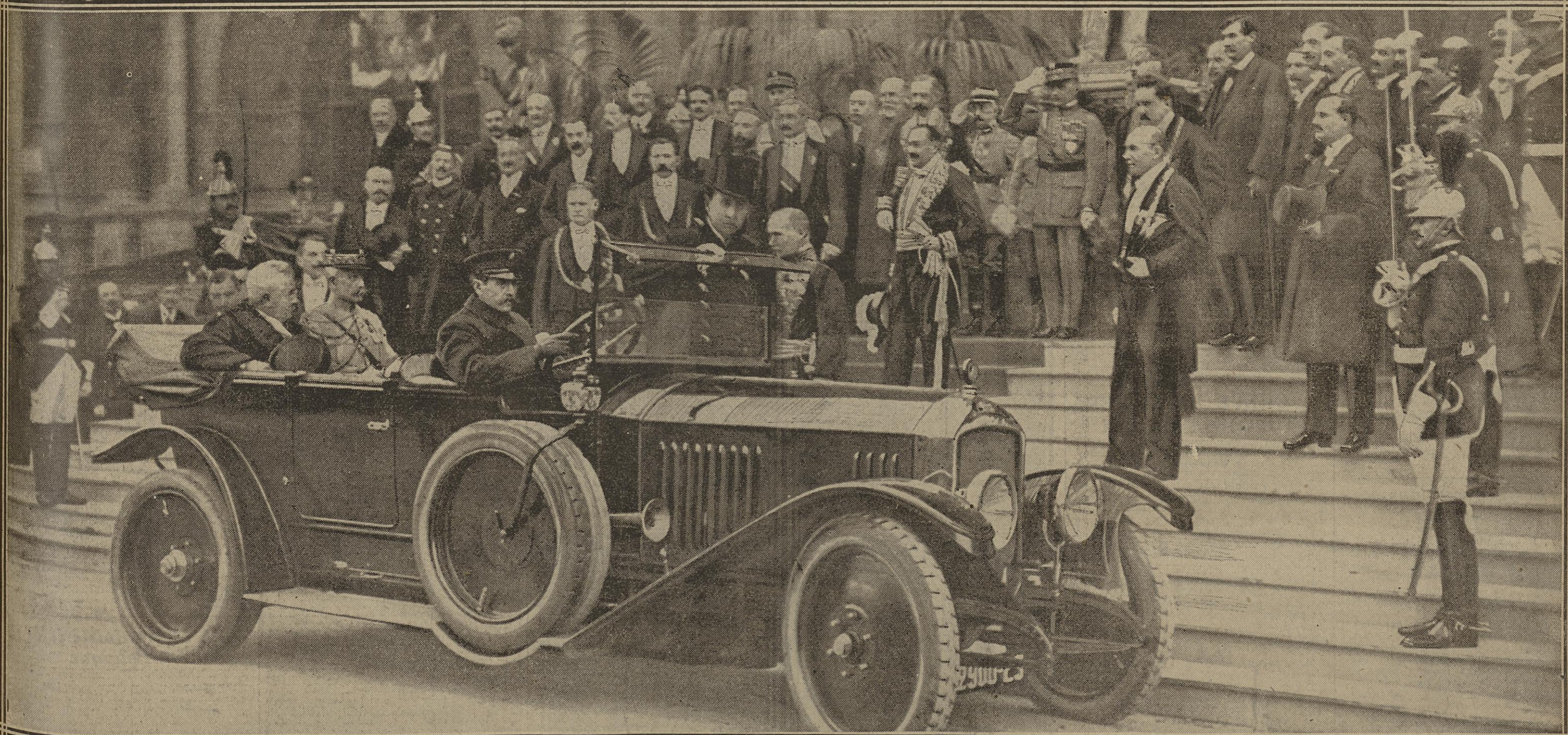
L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'HOTEL DE VILLE



M. MILLERAND (6) ET DEUX DE SES PRÉDÉCESSEURS, M. LOUBET (3), M. POINCARÉ (8)



APRÈS LA CÉRÉMONIE : M. MILLERAND ENTRE M. LE CORBEILLER ET M. AUTRAND



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE QUITTE L'HOTEL DE VILLE EN COMPAGNIE DU GÉNÉRAL LASSON, CHEF DE SA MAISON MILITAIRE

Une coutume, qui s'est affirmée depuis 1913, veut que le président de la République inaugure sa magistrature par une réception à l'Hôtel de Ville. Fidèle à cette tradition, M. Millerand avait, le soir même de son élection, accepté de réserver à la municipalité de Paris sa première visite officielle. Cette cérémonie s'est déroulée hier. Très acclamé sur le parcours, le président est arrivé à 15 heures au

palais municipal. Après les discours, M. Millerand fut conduit dans la salle des Fêtes, où les invités de la municipalité l'accueillirent par de chaleureuses ovations. Sur la troisième photographie, prise au cours de la réception, on reconnaît : M. Le Corbeiller (1), M. Leygues (2), M. Emile Loubet (3), M. Léon Bourgeois (4), le maréchal Foch (5), M. Millerand (6), M. Péret (7), M. Poincaré (8) et M. Autrand (9).

LES FÊTES DU CINQUANTAIRE DE LA REPUBLIQUE

UN MÊME HOMMAGE ASSOCIERA LE CORPS DU "SOLDAT INCONNU" ET LE CŒUR DE LÉON GAMBETTA

Le cortège, qui partira demain de la place Denfert-Rochereau, se rendra au Panthéon et de là à l'Arc de Triomphe où les deux dépouilles seront placées, côte à côte, sous la voûte du monument.

Dans la soirée, le cœur de Gambetta sera transporté, sans nouvelle cérémonie, dans la crypte du Panthéon.

MM. Honnorat, ministre de l'Instruction publique, et Reibel, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, se sont rendus hier, chez le président de la République, puis chez le président du Conseil, pour fixer les dernières dispositions à prendre en vue de la cérémonie du 11 novembre.

Répondant au désir manifesté par le Sénat d'associer à un même hommage le cœur de Léon Gambetta et le corps du "soldat inconnu", le président de la République et les membres du gouvernement ont été d'avis qu'il convenait que les deux glorieuses dépouilles parcourent ensemble la voie triomphale.

En conséquence, il a été décidé que les deux chars funéraires, ainsi qu'on l'a pu voir sur le plan publié hier par *Excelsior*, partiraient ensemble de la place Denfert-Rochereau et se rendraient au Panthéon. Après la cérémonie au cours de laquelle le président de la République prononcera le seul discours qui comporte le programme, le cortège accompagnera les deux chars funéraires à l'Arc de Triomphe.

L'ordre de la cérémonie

Voici les mesures définitives adoptées pour régler l'ordre de la cérémonie.

Le corps du "soldat inconnu" et le cœur de Léon Gambetta seront transportés la nuit prochaine à la place Denfert-Rochereau, où seront aménagées deux chapelles ardentes, en face du Lion de Belfort. Le départ s'effectuera à 8 h. 55.

L'urne et le cercueil seront accompagnés par cinq ministres, MM. Steeg, ministre de l'Intérieur; Honnorat, ministre de l'Instruction publique; André Lefèvre, ministre de la Guerre; Landry, ministre de la Marine; et Albert Sarraut, ministre des Colonies.

Par la rue Denfert-Rochereau et le boulevard Saint-Michel, le cortège gagnera la place du Panthéon, où l'on prévoit qu'il arrivera à 9 h. 30, et où aura lieu la cérémonie que nous avons annoncée.

Le président de la République, entouré des autres membres du gouvernement et des trois maréchaux, recevra l'urne contenant le cœur de Gambetta et le cercueil contenant les restes du "soldat inconnu".

Le départ du Panthéon est fixé à 10 h. 30, de manière que l'arrivée à l'Arc de Triomphe puisse avoir lieu vers midi 45. Du Panthéon à l'Arc de Triomphe, M. Millerand, le président du Conseil et tous les ministres prendront place dans le cortège.

A l'Arc de Triomphe, les deux chars passeront sous l'arc et s'arrêteront côte à côte sous la voûte du monument, face à l'avenue de la Grande-Armée. Les troupes,

massées autour de la place, rendront les honneurs et défilent. Les chars resteront exposés toute la journée, et la foule sera admise à défilé devant eux, vers 13 heures.

Le soir, les restes du "soldat inconnu" seront déposés dans la grande salle aménagée au-dessus de la voûte, en attendant qu'une décision leur ait affecté un emplacement définitif. A la même heure, le ministre de l'Instruction publique accompagnera le cœur de Gambetta au Panthéon, où il sera déposé dans la crypte.

A l'Arc de Triomphe, les troupes qui se masseront autour du monument et dans les avenues avoisinantes, et qui rendront les honneurs, resteront en place pendant le retour du président de la République. Aussitôt après aura lieu la dislocation.

Les mutilés et les veuves de guerre

Les grandes unions, fédérations et associations de mutilés, réformés et veuves de guerre font savoir à leurs adhérents qu'un emplacement leur est réservé au jardin des Tuileries.

Les sociétés pourront y accéder sous la présentation de leur carte d'adhésion par les portes de Castiglione et de Solferino, à partir de 7 h. 1/2 du matin.

Les grands invalides bénéficiaires de l'assistance d'une tierce personne devront, pour faire entrer cette personne, être porteurs de leur carte d'invalidité à double barre rouge.

Les invalides et les veuves de guerre pourront être accompagnés de leurs enfants 2 au maximum.

Le contrôle aux portes d'entrée sera assuré par les commissaires désignés par les associations de mutilés et réformés, d'anciens combattants et de veuves de guerre. Un emplacement sera réservé place de la Concorde, autour de l'obélisque, pour les officiers de complément.

Une fête de gymnastique

A l'occasion du cinquantième de la République et de l'anniversaire de l'armistice, l'Union des sociétés laïques d'éducation du 2^e arrondissement organise, sur la place de la Bourse, une fête de gymnastique, à laquelle participeront les sociétés de l'arrondissement.

Ce soir, à 20 h. 30, retraite aux flambeaux.

Punitions levées dans les lycées et écoles

A l'occasion du cinquantième de la République, le ministre de l'Instruction publique a décidé de lever les punitions, tentatives et privations de sortie dans les lycées et écoles.

LE CONFLIT DES MINEURS

Une lettre de M. Jourdain, ministre du Travail, au secrétaire général de la Fédération des mineurs.

Le comité central des houillères, défendant la demande des ministres des Travaux publics et du Travail, avait accepté de se rencontrer avec le bureau de la Fédération nationale des travailleurs du sous-sol en vue de procéder à un examen de la question des salaires.

MM. Le Troquer et Jourdain avaient envoyé, en conséquence, les représentants des deux parties à une entrevue contradictoire, qui devait avoir lieu hier, à 18 heures, au ministère des Travaux publics. Cette réunion n'a pas eu lieu. M. Bartuel, secrétaire général de la Fédération, avait envoyé la veille aux ministres une lettre dans laquelle, se retranchant derrière une question de procédure, il exprimait son regret de ne pouvoir se rendre à la convocation.

MM. Le Troquer et Jourdain ont, en retour, adressé à M. Bartuel, à la date d'hier, la lettre suivante :

En convoquant simultanément le comité central des houillères et le bureau de votre fédération, le gouvernement avait pensé qu'il y avait là une occasion d'engager, d'organiser, nationale à organisation nationale, des conversations susceptibles d'aboutir à un arrangement raisonnable avant la réunion des commissions mixtes régionales et locales.

Le bureau de votre fédération a refusé cette entrevue en se retranchant derrière des raisons de procédure. Dans une affaire d'une si haute importance, nous ne pouvons que regretter qu'il ne semblât pas qu'il y eût place pour des questions de cette nature. Le gouvernement avait réussi à en convaincre le comité central des houillères. Il n'a pas eu le même succès auprès de votre fédération. Il le regrette.

Le 2 novembre, faisant allusion au refus des exploitants de discuter votre cahier de revendications, vous faisiez appel à l'opinion publique, vous dégagez votre responsabilité et la laissez tout entière à ceux d'entre vous, qui l'ont assumée par leur refus d'accepter la discussion. « Quand on a des arguments aussi forts que ceux que vous présentez, ajoutez-vous, on ne doit pas craindre de causer avec les représentants qualifiés des réclamants. »

Aujourd'hui, le comité central des houillères accepte de causer, c'est vous qui refusez. L'opinion publique jugera.

Les négociations italo-serbes

MILAN, 9 novembre. — Ce matin, à la conférence de Saint-Marguerite, le ministre des Affaires étrangères d'Italie demandait et les délégués yougo-slaves voyaient bien la nécessité d'arriver à un arrangement, sans quoi il était inutile de poursuivre les pourparlers.

MM. Trumbitch et Venitch exposèrent le programme yougo-slave qui, manifestement, déplaît aux délégués italiens. Tous deux, cependant, arguèrent de leur désir de régler la question. On a l'impression que les délégués des deux pays ont le vif désir d'arriver rapidement à une entente. (*Chicago Tribune*.)

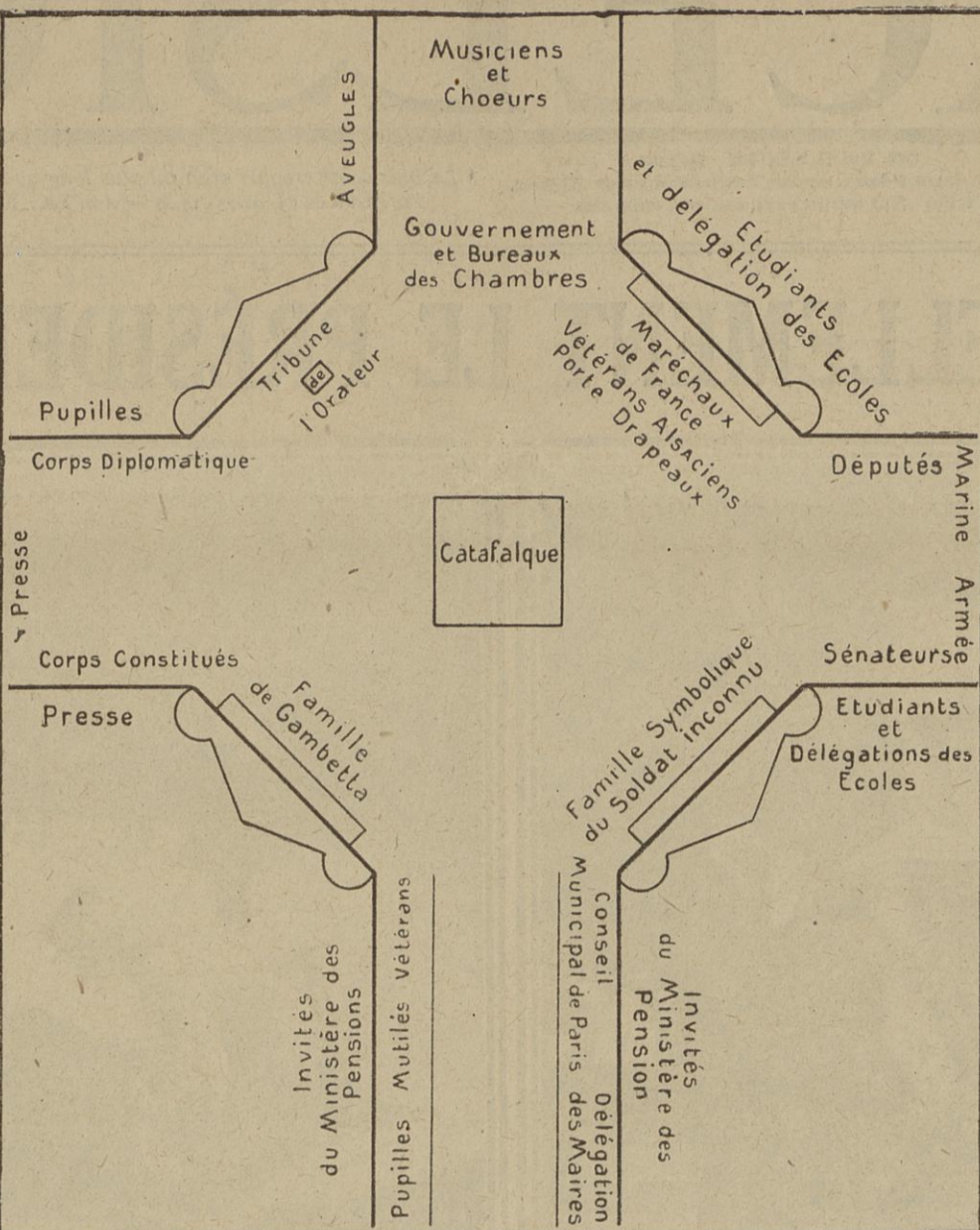
21, Rue Daunou

95, Champs-Élysées

Sur le Parc, Vichy

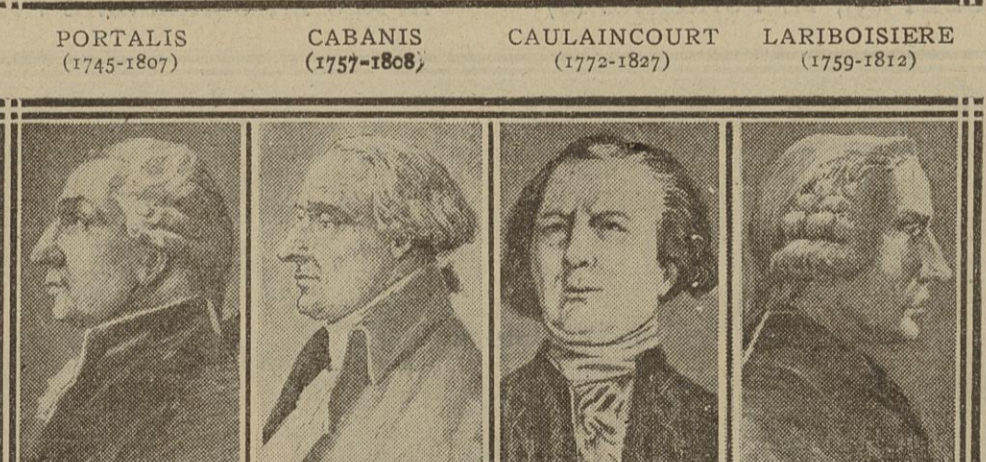
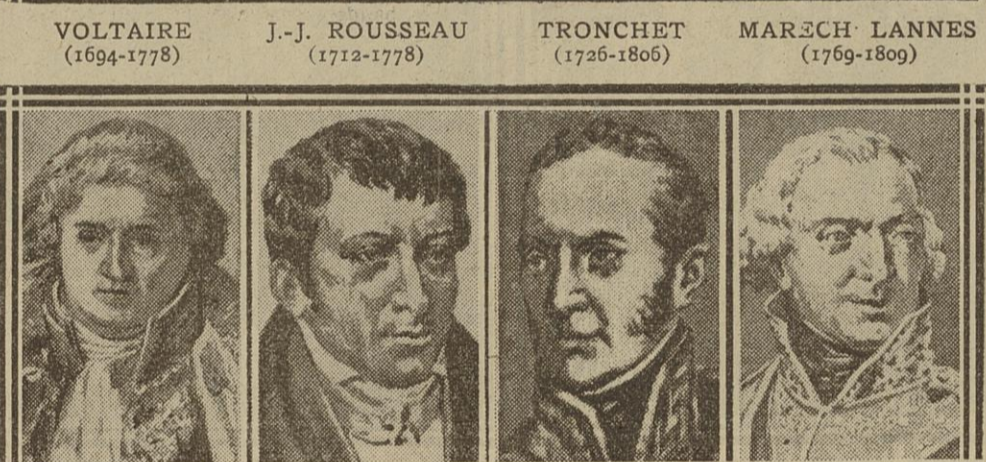
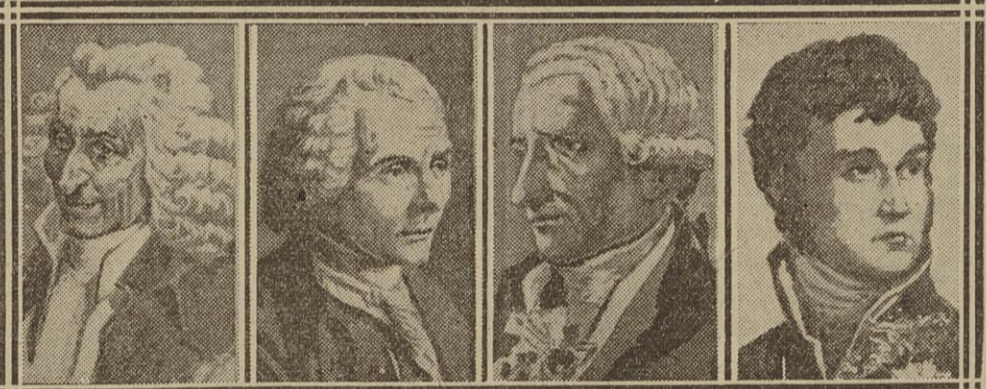
Hôtel de Paris, Monte-Carlo.

COMMENT SERONT RÉPARTIES LES PLACES RÉSERVÉES DANS L'INTÉRIEUR DU PANTHÉON



Ainsi que l'indique ce plan, des places ont été réservées, à l'intérieur du Panthéon, pour les corps constitués et les délégations invitées officiellement à la cérémonie de demain. La famille symbolique du "soldat inconnu" figurera en face de celle de Gambetta. Elle sera représentée par un orphelin, une veuve, un père et une mère de soldats disparus.

LES HOTES LES PLUS CONNUS DU PANTHÉON



Nous avons publié, samedi dernier, un article détaillé sur le Panthéon et sur les personnalités illustres ou inconnues qui reposent dans l'ombre de sa crypte. Certains d'entre eux y furent transportés immédiatement après leur mort. D'autres furent attendus de longues années avant d'être admis à reposer dans le temple qui témoigne, dans l'inscription de son fronton, de la reconnaissance de la Patrie. Cinquante-quatre dorment là leur dernier sommeil. Les vingt dont nous reproduisons les traits sont à peu près les seuls qui aient résisté à l'oubli définitif.

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE A L'HOTEL DE VILLE

M. MILLERAND AVAIT RESERVE SA PREMIERE VISITE OFFICIELLE A LA MUNICIPALITE DE PARIS

MM. Le Corbeiller, président du Conseil municipal, et Autrand, préfet de la Seine, ont rendu hommage au chef de l'Etat, qui débuta dans la vie politique comme conseiller municipal de Paris.

"L'amour de la petite patrie, a dit M. Millerand, Parisien de Paris, ne coûte rien à la religion de la grande."

Il fut une époque, déjà lointaine, où les réceptions de l'Hôtel de Ville avaient entre elles un air de si parfaite ressemblance qu'elles n'inspiraient plus guère, de la verve d'un Mac-Nab. Depuis la guerre, elles ont pris un caractère qu'on ne leur connaissait pas auparavant : une gravité un peu conventionnelle a été remplacée par la qualité indéfinissable qui fait d'une fête une véritable cérémonie. La réception de M. Millerand, qui a eu lieu hier après-midi, restera, de ce fait, l'une des plus brillantes et des plus élégamment ordonnées.

La première visite officielle du président de la République, venue qui avait été ajournée jusqu'au lendemain de la rentrée du Parlement, afin que les bureaux des Chambres pussent être présents, marque donc, à la veille des fêtes du Cinquantième et de l'armistice, une date réelle dans les annales de l'Hôtel de Ville et sur le livre d'or, qui s'est enrichi durant ces dernières années de signatures si nombreuses.

L'arrivée du président de la République

Le landau au magnifique attelage qui avait servi à M. Paul Deschanel le 18 février est resté, hier, à l'Elysée, et c'est dans une automobile découverte que M. Millerand prit place, accompagné par le général Lanson. Le président, suivi d'une escorte de dragons, fut salué et acclamé tout le long de son parcours, et notamment sur la place de l'Hôtel de Ville, où, au milieu de la foule, les ouvriers mettaient la dernière main à la décoration abondante prévue pour les fêtes de demain.

Le président de la République fut reçu par le président du Conseil municipal, le préfet de police et le syndic du Conseil, et, dans la cour Louis XIV, transformée en lumineux jardin d'hiver, il prit contact avec les autorités officielles. Il y avait trois anciens présidents de la République à la réception de M. Deschanel. Soixante-huit étaient présents : M. Loubet, au doux regard bien, et M. Poincaré, à la figure toujours jeune. Au premier rang : M. Léon Bourgeois, président du Sénat; M. Raoul Pérel, président de la Chambre; M. Georges Leygues, président du Conseil, entouré des membres du gouvernement; le Sénat et la Chambre; les maréchaux Foch et Joffre, les généraux Dubail, Maunoury, de Castelnau, Mangin, Pau, Deboisy, de Bois-soudy, Guillaumat, Gérard, Berdoulat, Degoutte, Buat, Tranchard, Marillier, Laignelot, Simon, le vice-amiral Salaün, M. Ribot, ancien président du Conseil; de nombreuses personnalités politiques et militaires, de hauts magistrats et des représentants du monde des lettres avec M. Edmond Haraucourt.

Mme Millerand, accompagnée par un des officiers de la maison militaire de la présidence, était arrivée quelques instants avant M. Millerand.

M. Le Corbeiller, président du Conseil municipal, prononça le discours de réception, d'une belle pensée et d'une élégante tenue littéraire, dont nous extrayons le passage suivant :

— Après la tourmente, nous avons fêté l'Hôtel de Ville, de toute notre reconnaissance et de tout notre enthousiasme, les grands artisans de la victoire. Nous saluons aujourd'hui, en votre personne un de nos plus fermes collaborateurs, celui auquel les représentants du peuple ont confié la mission de compléter l'œuvre glorieuse dans la paix du droit et d'assurer à la France une république qui lui soit digne et sans lesquelles elle ne pourrait vivre.

Toute notre confiance est allée à vous, monsieur le président; elle est acquise à l'homme d'Etat attaché à nos alliances; elle est acquise au ministre à la fois prudent et résolu qui, après avoir fait preuve à l'intérieur et au dehors d'un esprit de conciliation digne de notre force, a su, l'heure venue, vouloir et agir, c'est-à-dire gouverner.

Le président du conseil hier, président de la République aujourd'hui, vous servez toujours la même cause nationale. La haute magistrature qui vous élève au-dessus des partis ajoute à l'autorité des services rendus le prestige et la durée.

Le discours de M. Autrand

M. Autrand prit ensuite la parole et évoqua éloquentement les origines politiques de M. Millerand, qui fut, en mai 1884, envoyé à l'Hôtel de Ville par les électeurs du quartier de la Muette, et quitta, en décembre 1885, l'assemblée communale pour entrer à la Chambre des députés.

Appartenant au peuple parisien par ses origines, vous avez, dès votre jeunesse, dit M. Autrand, compris les aspirations profondes, embrasées par la foi dans le relèvement définitif de la patrie, dans l'avenir radieux de la République. Et, comme si la destinée avait voulu marquer par ce signe vos affinités profondes, elle vous a rattaché à ceux de nos compatriotes dont les noms symbolisent avec le plus de force, la patrie une et indivisible et l'idée démocratique. Vous êtes né boulevard de Strasbourg. Vous avez représenté pendant trente ans la France à Saint-Antoine, où, au milieu de sa population ardente, la statue de Baudin, tombée sur la barricade de la rue Saint-Marguerite, personnifie la défense héroïque du droit et de la liberté.

Appelé au pouvoir, vous y avez aidé dans sa tâche difficile un grand homme d'Etat, Waldeck-Rousseau, dont je ne puis parler qu'avec un pieux respect, en me souvenant d'avoir fait, à son ombre, mes premiers pas dans la carrière administrative. Vous y avez apporté les hautes qualités qui distinguent Paris et l'Île-de-France, où, suivant vos expressions mêmes, « l'intelligence l'emporte sur la passion » sans que la souveraineté de la raison se refroidisse de la chaleur du cœur.

En terminant, le préfet de la Seine a fait une émue allusion à la précédente cérémonie :

« Le destin a fait son œuvre. S'il a permis aux anciens présidents de la République, que nous sommes heureux de voir à vos côtés, d'accomplir jusqu'au bout leur grande mission, il a frappé, au milieu de tous les regrets, votre prédécesseur du coup le plus imprévu et le plus cruel. Il nous devait une réparation. Votre élection nous l'a donnée, éclatante. Paris la célèbre joyeusement, la veille du Cinquantième de la République, dans la certitude que votre magistrature ouvre à la France de la victoire une ère nouvelle de prospérité et de grandeur.

Le discours de M. Millerand

M. Millerand répondit par ses discours, prononcés d'une voix claire et fréquemment ponctués par les applaudissements de toute l'assistance :

— C'est une joie traditionnelle, et significative, que la municipalité de Paris reçoive, en

la maison commune, devant ses illustres prédécesseurs et les élus de la France, le citoyen que le vote des représentants de la France vient d'élire à la première magistrature.

Si je vous appartenais loialement, si je savais que vous aviez bien voulu aimablement le rappeler, à la confiance des électeurs parisiens, qui l'ont porté et élu, à l'Hôtel de Ville, pour le Palais-Bourbon, j'aurais tenté de dire qu'il n'est de plus primaires, dans aucun ordre : art, science, littérature, politique, si elle n'est consacrée par le suffrage de la capitale.

Je me garderais bien de le prétendre et de sembler vouloir assigner à Paris, qui la décline, une place en dehors et au-dessus du reste de la France.

Non que le ruisseau de la rue du Faubourg de la Seine, comme jadis à une illustre exilée, doué d'un attrait incomparable, qui s'est une fois laissé séduire par le charme de nos boulevards, de ses rues, de ses quais, de ses cloches, ne s'en soit plus de nouveau, elle a regagné de la guerre un nouvel et irrésistible prestige.

Du 1^{er} août 1914 au 11 novembre 1918, vers les 16 heures, la population s'attroupait devant les édifices pour y lire l'affiche de mobilisation, jusqu'à la radieuse matinée d'automne où, 11 heures sonnant, la voix des cloches et le son du canon annonçaient aux Parisiens que la victoire était là, à la hauteur des circonstances, et que les Français n'étaient pas gaulois, mais des hommes de guerre, des hommes de paix, des hommes de bien.

Jamais mieux qu'à l'heure de la victoire, jamais mieux qu'à l'heure de la paix, sous la variété de ses aspects, l'unité morale de la patrie, la République une et indivisible fit front à l'ennemi. Si l'on ne saurait sans impiété songer à porter la main sur cette unité, qui est la base de la France, d'élever la voix contre l'excès d'une centralisation dangereuse.

Dix mois passés au cœur de nos chères provinces, cette journée, où le président de la République a été élu, nous a permis de nous convaincre que l'amour de la patrie ne coûte rien à la religion de la grande et que la France ne peut que gagner à sauver les traits distinctifs de régions si complètement fondues en elle.

Paris aussi bien serait-il la cité harmonieuse et diverse qui enchante le monde s'il ne s'enrichissait chaque jour de l'apport multiple et varié de tant d'éléments originaux ?

Paris est la France, et les représentants de la France sont les Parisiens. C'est pourquoi, en le faisant, au président de la République la grandeur et l'étendue de ses devoirs, je ne saurais mieux les remercier de leur accueil, que de leur dire, devant eux, l'engagement de me donner sans réserve à la mission dont m'a investie la confiance de l'Assemblée nationale.

Dans la salle des fêtes

La cérémonie se déroula, à présent, selon le scénario et le faste accoutumés. Les fanfares éclatèrent. De chaque côté du grand escalier d'honneur, des gardes républicains en grande tenue, sabre au clair, se dressèrent comme des cariatides vivantes mais immobiles. Une ovation salua le président dans la salle des Fêtes, où l'attendaient les invités de la municipalité.

Dans le salon des Arcades, M. Millerand signa le Livre d'or, sur lequel est déjà inscrit le procès-verbal de sa visite, et reçut des mains de M. Le Corbeiller la médaille grand module de la Ville de Paris. Au moment du lunch traditionnel, avant que le cortège ne se divise en légères groupes, le président du Conseil municipal prononce le toast suivant :

— J'ai l'honneur, au nom de la Ville de Paris, de porter la santé de M. Millerand, président de la République.

Puisse le bonheur qui s'est attaché jusqu'ici aux décisions et aux actes de son gouvernement lui demeurer fidèle pendant toute la durée de son septennat !

Vive la France ! Vive la République !

C'est la fin de la cérémonie dans ce qu'elle peut avoir de strictement officiel. L'Hôtel de Ville n'est plus, maintenant, qu'un grand salon où l'on cause. M. Millerand sourit à ceux qui passent devant lui. Le maréchal Foch est très entouré, et si le visage reste impassible, il y a aux tempes, près du regard vif, les petits plis qui sont comme les signes d'un sourire qui tarde ou qui se perpétue. Puis le cortège se reforme, redescendant le grand escalier. Il y a un arrêt devant les photographes. Une lampe de magnésium, des ratés, et les appareils d'inutiles défilés. Sur le seuil de l'Hôtel de Ville, les automobiles défilent en ordre, les régiments, M. Poincaré avec M. Loubet. A la voix pleine de solennité qui lui dit : « Comment, vous n'avez pas de pardessus ? » l'ancien président répond : « Il est dans ma voiture, et il ne fait pas froid. » Nous sortons cependant d'une chaleur de serre. Le maréchal Foch est un de ceux qui restent le plus longtemps sur les marches. Et sur la place, au-dessous d'un décor inachevé de fête, une foule patiente saute, applaudit et acclame. — ROGER VALBELLE.

Le "soldat inconnu" anglais

Le maréchal Foch présidera la cérémonie de l'embarquement, à Boulogne-sur-Mer.

Le maréchal Foch est parti, hier soir, pour Boulogne-sur-Mer, où il présidera, aujourd'hui, la cérémonie de l'embarquement à bord du *Verdun* du soldat inconnu anglais.

La crise ministérielle en Belgique

BRUXELLES, 9 novembre. — Les pourparlers engagés par M. Carton de Wiart avec les socialistes sont en bonne voie. Les ministres socialistes, après avoir examiné les questions à l'ordre du jour, ont déclaré qu'ils envisageaient la possibilité d'un accord avec lui.

ACCORDÉON ARGENTIN

Restaurant Laurent

THÉ DANSANT

Champs-Élysées

